

Frédéric Somon

# LE PIÈGE DE L'OURS

M+ ÉDITIONS  
6 rue Masséna  
69006 Lyon  
[mpluseditions.fr](http://mpluseditions.fr)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© M+ éditions  
Composition Marc DUTEIL  
ISBN : 978-2-38211-249-6

« Nous ne sommes que des pions du jeu d'échecs,  
avides d'actions. Aux ordres du grand joueur. Il nous  
mène de ci, de là, sur l'échiquier de la vie. Et pour finir,  
nous emprisonne dans la case de la mort »

*Omar Khayyâm*

# 1

D'aussi loin que remontent ses souvenirs, Olga Kouznetsova n'a jamais connu la paix ; témoin de tellement de violences et de souffrances qui ont déchiré son pays. Elle a vu les aspirations à l'autonomie de l'Ossétie du Sud puis celles de l'Abkhazie avant les affrontements avec les armées géorgiennes. Et aujourd'hui, c'est cette guerre fratricide avec l'Ukraine. Si certains observateurs étrangers catégorisent le peuple russe en fonction de son dirigeant : *Staline*, *Khrouchtchev*, *Brejnev* ou *Gorbatchev*, la jeune femme appartient à la génération *Poutine*. Elle n'a connu que lui et, comme une majorité des jeunes de son âge, l'a adoré. Avec lui, s'est levée une énorme vague d'optimisme ; le pays allait « *s'occidentaliser* » et devenir la démocratie prospère que tous appelaient de leurs vœux. Cependant, force est de constater, qu'après la chute de l'Union soviétique et le chaos qui s'ensuivit, les rêves d'émancipation de la jeunesse, alimentés par la culture de masse et les réseaux sociaux, se sont envolés.

Enfant, Olga traînait dans les rues poussiéreuses de *Nijni Taguil*, une ville industrialisée et polluée, à l'est des monts Oural, où son père était ouvrier cimentier. C'étaient encore les belles années de prospérité où les usines, produisant des wagons et des chars de combat pour l'Union soviétique, frisaient le plein-emploi. Elle ne se souvient pas quand ça a débuté, peut-être lorsque l'adolescente s'est éprise de liberté et qu'elle a connu la pauvreté. La vraie. Celle de la faim qui tord le ventre, de la maladie qu'on

ne peut soigner ou de l'inquiétude pour son avenir. Une à une, les usines fermaient leurs lourdes portes sur des ouvriers aux poches trouées, condamnés à un chômage durable. C'était le temps de la misère. Celle qui écrasait les pauvres gens les obligeant à d'interminables queues devant des étals presque vides, pour quelques morceaux de poulets bleuâtres et des patates pourries. Ces années-là, Olga voyait réapparaître, dans les yeux tristes des anciens, la nostalgie d'une ère soviétique qu'ils avaient pourtant massivement rejetée. Parfois, elle surprenait leurs regards vides, s'attardant sur de vieilles et poussiéreuses médailles, impériales ou soviétiques, suspendues au bout du ruban noir et orange de Saint-Georges. Et tous semblaient oublier que la Grande Russie n'a toujours existé, qu'en faisant ou en préparant la guerre. On ne se débarrasse pas si vite de soixante-quatorze ans de communisme !

Elle n'a pas connu le drapeau soviétique, ou si peu. Lorsqu'il fut décroché des mâts du Kremlin pour laisser place aux couleurs russes, elle n'avait que neuf mois. Avec elles, renaissait l'espoir que *Russes, Tatars, Ukrainiens, Tchouvaches, Bashkirs, Tchétchènes* et autres ethnies vivraient désormais comme les Occidentaux. Bien des années plus tard, cette descendante d'un héros, mort au combat lors de la première guerre de Tchétchénie, a posé ses pas dans les siens, en s'engageant dans l'armée soviétique. Par atavisme aussi. Ses arrière-grands-pères avaient combattu le nazisme pendant la Seconde Guerre mondiale. Ils y avaient laissé leur vie, le 21 septembre 1943 dans les marais du *Dniepr*. Olga Kouznetsova choisissait de servir son pays, persuadée qu'elle trouverait un sens à sa vie. Mais son rêve s'était en partie brisé lorsque les médecins militaires lui avaient révélé qu'elle était porteuse d'une malformation génétique dont elle n'avait pas retenu le nom, mais parfaitement compris les conséquences ; elle était stérile. Elle ne pourrait jamais porter un enfant dans son ventre. Ce fut un choc, un anéantissement, elle devait oublier les

joies de la maternité, de cet amour inconditionnel qui se crée aux premières heures de la vie. Elle ne connaîtrait jamais les petits bisous mouillés ni la magie des Noël enchantés dans les yeux émerveillés d'un enfant. Son cœur ne battait jamais au rythme de cet enfant qu'on lui refusait. Alors, ne pouvant donner la vie, elle avait offert la sienne à la Mère Patrie. C'est à cette période, ou peu après, que sa mère avait sombré dans l'alcoolisme, se tuant à petit feu, gavée de vodka frelatée.

La période de préformation militaire avait été une révélation. La soldate de 2<sup>e</sup> classe Kouznetsova se souvient combien son cœur bondissait dans sa maigre poitrine lorsque résonnait l'hymne national. Bien que non soumise à la conscription militaire, elle avait signé sans en prendre connaissance, son contrat la liant avec l'armée et avait prêté serment de servir fidèlement son pays, de la Syrie jusqu'au cercle polaire. Si son rêve d'adolescente avait été de piloter un avion, les médecins avaient posé un veto médical définitif, non en raison du problème génétique, mais pour une myopie non corrigée. C'est durant ces quelques mois qu'elle avait été repérée par des officiers du Service fédéral de sécurité qui succédait au redoutable «Komitet Gossoudarstvennoi Bezopasnosti», plus connu sous le sigle KGB. Pour la jeune engagée volontaire, qui n'avait connu que le dénuement le plus total, l'armée offrait des avantages considérables ; protection sociale, emploi stable, soins de santé gratuits. Ce qui ne bénéficiait pas au peuple, dont l'avenir s'obscurcissait. C'était même une grande désillusion puisque le capitalisme, revu à la mode KGB, pulvérisait leurs espoirs d'un monde meilleur. Leur devenir n'était qu'inégalité et pauvreté face à l'enrichissement arrogant des oligarques. Déçus, beaucoup se retournaient sur le passé, louant le grand *Staline* qui avait pourtant exterminé autant que *Hitler*. Contrairement à ce que pensait Olga, les héros d'hier ne seraient jamais ceux d'aujourd'hui, et la politique de Vladimir Vladimirovitch l'inquiétait de plus en plus.

Aujourd'hui, Olga Kouznetsova réside sur le sol ukrainien, à Kharkiv. Se prétendant journaliste indépendante, elle vit une double existence dangereuse. Elle a, une nouvelle fois, changé d'identité. Elle s'appelle maintenant Irina Voznesensky. Elle prétend être née le 8 janvier 1992 à Donetsk et sous cette fausse identité, espionne les positions et les mouvements sur le terrain des troupes ukrainiennes pour renseigner son officier de liaison à Moscou. La jeune femme s'est installée dans un quartier autrefois prisé pour ses espaces verts, ses bois et ses jardins publics, mais derrière cette façade de respectabilité, la jeune femme est rongée par l'angoisse. Elle n'ignore pas que ce qu'elle dit, ce qu'elle écrit et même ce qu'elle pense, pourrait un jour lui être reproché. D'ailleurs, ces dernières semaines, si ce ne sont pas les Ukrainiens qui commencent à douter d'elle, ce sont les Russes qui exigent encore et toujours plus d'informations. Sur le front, elle sait que des soldats russes, souvent des réservistes inexpérimentés, refusent le combat, abandonnant à l'ennemi des véhicules blindés et de l'armement. Ils sont plusieurs centaines à fuir devant les troupes ukrainiennes surmotivées et surtout puissamment armées avec du matériel venu de l'Occident. Tout ça, elle l'a maintes fois signalé aux officiers du service fédéral de renseignement. Mais qu'en ont-ils fait ? Ont-ils rendu compte ou se sont-ils abstenus, craignant l'œil glacial du serpent du Kremlin ? Pourtant les faits sont rebelles ; les régiments russes connaissent de grandes difficultés sur la ligne de front. Tout manque et ce ne sont pas les antiques chars T62, sortis des usines sous Nikita Khrouchtchev ou des musées à la gloire de l'URSS qui parviendront à inverser la donne.

Partout où l'espionne porte son regard, ce n'est qu'un Oural à feu et à sang. Et dire que l'invasion de l'Ukraine devait se régler en quelques jours, tout au plus quelques semaines. C'est ce qu'avaient affirmé les agences de renseignements russes à Vladimir. Et c'est surtout ce qu'il souhaitait entendre. Ainsi

renforcé dans ses convictions, s'imaginant l'agrégateur des terres russes, il avait signé un chèque en blanc avec un double objectif, la dénazification de l'Ukraine et le repli vers l'ouest, des colonialistes américains.

Tel un empereur romain, il s'était prématurément coiffé d'une couronne de laurier, oubliant qu'il ne faut jamais vendre la peau de l'ours avant de le tuer. Aujourd'hui, pris au piège dans une guerre à l'issue incertaine et sans repli possible ; il subit les sanctions économiques d'un Occident qu'il pensait corrompu et divisé. Il redoute maintenant que la mère patrie ne retrouve pas son influence avant des années, voire des siècles. Ainsi, coupé de la mondialisation, l'espérance d'un bel avenir s'éloigne, à l'instar de nombreuses sociétés occidentales qui ont quitté le pays, suivies par une foule de cerveaux et d'oligarques russes.

L'espionne avait hésité à se fondre dans le premier flot des réfugiés qui, abandonnant un passé heureux, s'étaient éloignés de la ville martyre avec l'espoir d'un ailleurs, d'un monde meilleur où tout leur serait à nouveau possible. Ils avaient quitté la ville tandis que les armées des deux camps la détruisaient, la démembraient morceau par morceau, quartier par quartier, rue par rue, maison par maison. À l'arrêt des combats, la vie avait repris dans les maisons martyrisées, aux fenêtres obstruées par de simples bouts de carton. Depuis son immeuble de l'ère soviétique, elle avait vu les habitants errer, tels des zombies, avec dans les yeux la peur d'une nouvelle frappe. Mais ce matin, après une nouvelle nuit de terreur où le ciel de Kharkiv s'est à nouveau gavé de feu, de cendres et de sang, elle prend une décision qui changera le cours de sa vie. Elle va fuir et s'éloigner des troupes russes dont elle entend déjà les hurlements haineux et rauques. Ceux-là mêmes qui, ivres morts, dansent toutes les nuits sur les ruines d'une ville qu'ils anéantissent chaque jour un peu plus. En réalité, quel avenir peut-elle espérer dans ce pays en fusion et que restera-t-il de l'influence russe, si la guerre est perdue ?



Dès les premières explosions, celle que tout le monde, dans le quartier, connaît sous le prénom d'Irina, s'est mise à l'abri. Elle s'est enfoncée sous terre, dans les boyaux dépourvus d'éclairage, jusque sur les quais de la station de métro *Zavod Imeni Malysheva*. Ils sont déjà des dizaines, et même une centaine à s'entasser dans un silence de cathédrale. Les plus chanceux squattent les quelques bancs métalliques, les autres se contentent d'une place sur le sol glacé. Il y a des vieillards, presque indifférents à leur sort et déjà prêts à mourir. Irina leur accorde un soupçon d'humanité. Elle prend leurs mains noueuses dans les siennes, les réconforte de mots qu'elle veut apaisants. Pourtant leurs regards sont vides, déjà perdus dans un autre monde. Dans cet abri collectif, il y a des couples qu'elle a déjà croisés, au hasard de ses pérégrinations dans la ville. Enlacés, les visages graves, ils essaient de se réchauffer et de se soutenir. Et puis, beaucoup de gamins, de tous âges. Certains terrorisés et gémissants, d'autres qui courent bruyamment, inconscients du drame qui se joue. Au bout du quai, dans le courant d'air de la voie ferrée, elle dégote une place entre deux hommes sans âge. Le dos contre le mur carrelé, elle essaie de chasser de ses pensées l'absurdité de la guerre et les horreurs qu'elle provoque, sans parvenir à s'endormir, incommodée par une odeur, de plus en plus prégnante, un mélange de vieille sueur, d'urine et d'alcool de mauvaise qualité dont elle décèle la source. C'est l'un de ses compagnons d'infortune qui extrude la vinasse par tous les pores de sa peau et même dans ses larmes lorsqu'il sanglote comme un enfant. Durant des heures, ils restent collés, les uns aux autres, dans un même destin. Sursautant lorsque les ondes de choc des explosions en surface se propagent jusque dans leur dos, leur ventre et leur tête. À chaque coup de tonnerre s'élèvent des prières pour remercier le ciel de ne pas les ensevelir sous des tonnes de gravats, de briques, de ciment et de ferraille. Ce n'est qu'au petit matin que les armes se taisent enfin. Hébétés, sales, fatigués mais vivants, ils remontent à la surface

pour découvrir une scène apocalyptique où aucun ne parvient à reconnaître ce qui a été leur quartier. Tout n'est que désolation. Aucun édifice, aucun immeuble, aucune maison n'a été épargné par les frappes aveugles des Soviétiques. Tout n'est que ruines et fumerolles. Ça et là, des carcasses d'automobiles éventrées et cabossées gisent, misérables squelettes de tôle et d'acier écrasés, comme broyés par une main géante. À une vingtaine de mètres, Irina repère une roquette dont elle connaît les effets destructeurs qu'elle a étudiés lors de sa formation militaire à Moscou. Elle sait ce que les Russes ont comme objectif : raser la ville comme en Syrie. Abandonnant ses compagnons d'infortune, la jeune femme se faufile dans les décombres des immeubles, enjambant des dizaines de cadavres déchiquetés, démembrés et à moitié ensevelis. Tous ces malheureux, se croyant en sécurité dans leur appartement, n'ont pas rejoint les abris. Beaucoup sont morts, d'autres agonisent sous les tonnes de béton, en économisant leurs forces dans l'espoir d'un miracle. Irina pourrait les aider, mais pourquoi le ferait-elle ? D'ailleurs que cherche-t-elle, au milieu des ruines, sinon à satisfaire une curiosité malsaine. Soudain, elle entend le claquement des pales d'un hélicoptère qui se rapproche. À toute vitesse. D'un bond, elle s'abrite derrière un vestige de mur avant de l'observer zigzaguer entre les immeubles en ruine. Dans un nuage de poussière, de plâtre et de ciment, l'appareil amorce une lente descente, plane quelques secondes avant de reprendre un peu d'altitude. Il survole ainsi les décombres, vestiges d'une civilisation qu'on anéantit, puis fonce soudain vers la zone qu'elle s'apprête à explorer. Il arrive si vite qu'elle croit, un instant, avoir été repérée. Elle n'a aucune difficulté à l'identifier. C'est un *MIL Mi-24 Hind*, de fabrication soviétique, mais flanqué du marquage bleu et jaune de l'Ukraine. L'appareil a été préparé pour le combat. Des roquettes et des missiles antichars équipent les moignons de ses ailes. Grâce à sa formation militaire, elle sait que dans l'équipage se trouve un